

HERVÉ DECCA

404 not found

roman

ACTES SUD

“Villeneuve-Saint-Maur s’invente un nouveau visage.”

La bannière claque au vent sur la terrasse de la tour Presov. Vingt-cinq étages, six entrées, des kilomètres de couloir, mille trois cents fenêtres minuscules. Six cent vingt-quatre appartements. Pas un balcon.

De l’autre côté de l’avenue, massés derrière les grilles, les spectateurs contemplent la cité. Ils aperçoivent presque les pantins s’agiter dans l’encadrement des fenêtres, bouger les bras, courber le dos pour recevoir les coups de bâton.

Hall C, deuxième étage. Un élève assis à son bureau ferme son cahier et lève les yeux pour annoncer une leçon. Autour de lui, les photos d’anniversaire, une lettre de sa correspondante. Douze étages au-dessus, un homme tire un vinyle de sa pochette et l’installe sur la platine. Il pose avec précaution le saphir sur le sillon puis s’allonge sur le lit. Hall E. Enfermée dans la buanderie, une femme repasse. Elle s’essuie les yeux, plie une chemise et la range dans l’armoire. Son mari trie des papiers. Bulletins de salaire, factures, allocations chômage, d’autres factures et quelques ordonnances. Quatrième étage. Une vieille dame attend. Assise sur son fauteuil, face à une rangée de cadres, elle caresse quelque chose sur ses genoux. Le chat ou le téléphone.

Silence. Une rafale et le pavillon ondule. Pendant quelques secondes, on ne distingue plus que les mots “Villeneuve invente visage”. La bourrasque secoue les vitres, file au pied de l'immeuble, fait grincer le tourniquet puis se perd entre les autres tours et plus loin, vers le fleuve.

Soudain, la sirène crève le ciel d'été. Et la guirlande d'explosions : la dynamite parcourt les étages, régulière comme un brigadier derrière son rideau. Des dizaines de coups de canon inaugurent l'ère assourdissante de la modernité.

L'étendard se déchire. La tour s'effondre sur elle-même comme les rayonnages d'une gigantesque bibliothèque. Les murs s'affalent, les plâtres et les plafonds se renversent dans un vacarme d'apocalypse. La nuée emporte tout. Écrasés sous les tonnes de gravier et de métal, les étages se dérobent. L'immeuble entier s'engloutit dans les débris et les gravats. Béton, verre, ciment, ascenseurs en panne, leçons à apprendre, photos des petits-enfants, tout s'abîme dans un nuage de poussière qui monte du sol et enveloppe la cité d'un brouillard poudreux.

— Symbole des errements du logement collectif des années 1960, illustration du malaise des banlieues, creuset des maux économiques et sociaux dont souffre la France, la tour Presov de Villeneuve-Saint-Maur, dans le département du Val-de-Marne, vient donc d'être abattue sous vos yeux.

Les images repassent au ralenti.

— Cette destruction est la première étape du projet de rénovation du quartier amorcé en 1982, qui prévoit la réhabilitation de deux mille logements et la destruction de mille cinq cents autres. Sur les ruines de la tour Presov seront construits des immeubles à dimension

humaine, de quatre ou cinq étages, pourvus d'un jardin privatif. La cité s'ouvrira ainsi vers la ville et se réconciliera avec la zone pavillonnaire de Malmaison et, plus loin, avec le secteur du Crest. Sur place, comment les habitants vivent-ils ce bouleversement ?

Le visage d'une femme apparaît sur l'écran.

— Je suis émue. Mes grands-parents se sont installés ici en 1962, à leur arrivée d'Algérie. Pendant un an, ils ont habité le bidonville avant d'emménager dans la tour. Leur première salle de bains. Ma mère dormait dans sa propre chambre. J'ai grandi dans le quartier, entre la médiathèque et le centre Kopa. Les gens croient qu'il n'y a que des bougnoules, du trafic et des flashballs. Faut pas exagérer non plus. De la racaille, d'accord. De la drogue, du deal. Mais franchement pas ce qu'on voit à la télé. Quand mon petit frère est né, on a déménagé dans un pavillon, plus loin, à la limite du Crest.

La voix de la jeune fille s'étrangle.

— Tout un pan de ma vie qui s'écroule en quelques secondes. Quand vous n'habitez pas ici, vous ne pouvez pas comprendre.

Gros plan sur les yeux qui s'emplissent de larmes et retour plateau.

— Le grand ensemble Presov a été construit au milieu des trente glorieuses, à l'époque du gigantisme urbanistique, pour loger les ouvriers qui travaillaient dans les industries. Tout le confort moderne, commerces et services à proximité : une épicerie, une boulangerie, une école, un gymnase. Au fil des ans, le boulanger est parti, l'épicier a fermé boutique, les lignes de bus ont commencé à éviter les lieux. Les cités heureuses sont devenues cités hideuses. Quant à l'école... Des jeunes coupés de tout horizon. Horizon scolaire, pour des élèves condamnés dès le primaire à l'apprentissage

ou au chômage. Horizon culturel, pour des jeunes privés de toute rencontre avec l'art et la littérature. Horizon social, enfin. De la tour, les enfants contemplaient l'école. Et de l'école, ils contemplaient la tour.

Assise derrière la grille du lycée, la jeune fille au béret observe le couple sortir de la voiture. L'homme verrouille les portières et se retourne. L'autre, les cheveux longs nattés dans le dos, patiente près de la cabine téléphonique. Il la rejoint, elle lui glisse un mot à l'oreille.

Ils s'approchent de l'entrée. Ils s'arrêtent devant le bouton "Sonnez et attendez", ils sonnent, ils attendent et le portillon s'ébranle. La jeune fille au béret se lève, jette son sac sur l'épaule et marche dans leur direction.

Rapide pas de trois de part et d'autre de la grille. Eux dehors, elle dedans. Il sonne, défroisse sa chemise. Elle replace une mèche sous son béret. Le portillon glisse lentement sur ses rails.

La concierge bondit hors de la loge.

— Lila! Tu n'as pas le droit de sortir à cette heure!

La jeune fille au béret se concentre sur le bourdonnement électrique. Quelques secondes encore et la voie se libère. La fente s'élargit déjà. Plus que quelques centimètres. Et bientôt, la rue.

— Tu ne quittes pas l'établissement entre deux heures de cours! Lila!

La concierge descend l'escalier, la jeune fille s'apprête à bondir. Mouvement agile, ventre rentré.

— Lila!

Au moment où la jeune fille s'élançait, l'homme lui saisit l'épaule. Une poigne résolue, sans brutalité. Il la repousse lentement et franchit le seuil. La natte se faufile derrière lui. Et déjà le portillon se referme.

— Mais qu'est-ce que tu fais, toi ?

— Si j'ai bien compris, vous n'avez pas le droit de sortir à cette heure mademoiselle.

— Putain t'es de la police ?

— Lieutenant Stephan Arénas, commissariat de Villeneuve. Et voici ma collègue, le lieutenant Dorothee Moreno. Alors oui, je crois qu'on peut dire que nous sommes de la police.

— Vas-y !

La jeune fille se dégagea et retourna s'asseoir sur le banc. Claustrophobie sous les oreillettes, volume à fond.

— Tu le sais pourtant qu'on ne vous autorise pas à quitter le lycée entre deux heures de cours. Combien de fois on te l'a répété ? Vous vous croyez à l'hôtel ? Parce qu'on peut aussi réserver des chambres dans ce cas-là. Pension complète !

La concierge se tourna vers les officiers de police.

— Toute la journée, un vrai ballet. Ils entrent, ils sortent, ils reviennent... Les cours à la carte. Onze accès différents à surveiller, vous imaginez ? Et menteurs comme pas permis ! "M. Untel est malade", "Mme Untelle est absente", "L'infirmière m'a dit que je pouvais rentrer à la maison." Et moi je passe ma journée à contrôler cette maudite grille. Mais je me présente : Lucienne Huissieux.

Mme Huissieux accompagna les policiers vers la loge. Devant les marches, elle désigna discrètement la jeune fille.

— Un sacré caractère, Lila Mezouani. Mais très bonne élève. Et bien élevée, pas comme certains. Il faut

les entendre se traiter d'enculés à longueur de journée!
"On s'amuse", qu'ils disent. "On s'amuse"!

Un élève attendait dans le vestibule.

— Tu as été convoqué, toi?

L'adolescent leva une tête ahurie.

— Moi? Non.

— Alors qu'est-ce que tu fabriques ici?

— Je viens payer la cantine.

La concierge haussa les épaules et décrocha le téléphone.

— Mme Nagy va vous recevoir. Drôle d'histoire aussi, celle de Déborah Brahmi. J'espère qu'il ne lui est rien arrivé de grave. On en entend tellement de nos jours! Surtout dans le coin!

Dans un vacarme effroyable, un avion s'arracha des toits voisins et poussa son envol au-dessus de l'établissement.

— Bienvenue au lycée Ravel! Aux heures de pointe, un décollage toutes les deux minutes. Les habitants se plaignent mais pensez-vous! Ils projettent même de créer une nouvelle piste.

Elle s'inclina légèrement.

— La rumeur dit que dans la cité, les avions couvrent d'autres genres de pétards, si vous voyez ce que je veux dire... Allô, madame Nagy? Les policiers sont arrivés.

Elle raccrocha.

— Le proviseur va vous recevoir. Le bureau au fond à droite.